

Franck Venaille & Olivier Apert

Le vieil Escaut

CET HEUREUX TEMPS N'EST PLUS...

C'est en 1995 que j'ai rencontré Franck Venaille, à l'occasion de la parution de *La descente de l'Escaut* – et il faut ici saluer le geste éditorial de François Boddaert qui s'est emparé de ce livre, en a saisi de suite la portée : nous sommes plus d'un à avoir été bouleversés à la lecture de cette œuvre profonde et fragile, altière et solitaire, héroïque presque dans la feinte naïveté de la foi en une guérison miraculeuse. Puis entendre Venaille en lire des passages confirmait cette sensation rare : voix profonde à vibrato fragile, j'y reviens, telle que certains vers soulevaient en moi une émotion première, immédiate, *musicale* : j'entends encore parfaitement cette voix prononcer :

le marcheur il a
froid

et la manière de poser le mot *froid* comme s'il y avait un point d'interrogation enfantin rendait le caractère transi de cette marche, nous transportait auprès de lui, *noyé pensif* dans le gris du fleuve...

En 1996, nous fondâmes avec les très-jeunes éditions Mihaly (Michaël Dumont accompagné de Réginald Gaillard) la revue *L'Odyssee* (n°1 : revue *perdue* ; n°2 : revue *littéraire* ; n°3 : revue *amoureuse*) : la présence de Venaille, de *La descente de l'Escaut*, s'imposait au-delà même de l'évidence et nous voulûmes que Franck y participât en inscrivant comme une façon d'addenda ou, plus justement, de coda à son propre livre – d'où le texte *Donc le vieil Escaut*, précédé des cartes géographiques qu'il avait annotées au fil de son périple et méticuleusement conservées. De notre côté, nous apportâmes simplement quelques citations où l'Escaut figurait – et que Franck ne connaissait pas –, en guise de modeste hommage.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face (...), déchante Racine dans *Phèdre* : c'est un peu de ce Temps-là que je voudrais garder vif en présentant à nouveau, avec un brin de sentimentalisme, ce modeste bouquet de *L'Odyssee*.

Olivier Apert

« J'ai pétri de la boue et j'en ai fait de l'or », cette phrase qu'on dirait presque finale – une façon d'art poétique concentré à l'extrême –, cette phrase de Baudelaire, j'aimerais la coucher en exergue de cet ensemble pensé avec la complicité de Franck Venaille. La boue, je l'imagine parfois, les jours de pluie, sous les pas du marcheur obsessionnel, du marcheur descendant l'Escaut – cette boue figurant la matière du livre, modelée par le poète : c'est un voyage, court, que nous avons entrepris : voyage dans l'avant-livre : sa carte de la marche, la relation de l'expérience immédiate et solitaire, comme s'il fallait cette pré-langue à la manière dont l'Escaut recouvre le vieil Escaut – & encore comment *l'Odyssee* appelant au déplacement a voulu, en quelques touches, dessiner le paysage mental et physique d'un livre. O.A.

La Belgique ne devait faire de moi qu'une bouchée ; j'ai glissé sur un sol gras de parnasses satiriques et de faro. J'ai fait la connaissance d'un Russe, à qui je vendais des sonnets qu'il ne m'a jamais payés qu'en théâtres et en absinthes beurrées. L'absinthe beurrée (ainsi nommée par deux sôlots à toi connus) est un mélange d'absinthe, de bière, de genièvre et d'eau-de-vie proprement dite. C'est un radical et cela parachève un homme ; que tu n'as qu'à en essayer. J'ai descendu l'Escaut (que tu as remonté).

GERMAIN NOUVEAU, Lettre à Jean Richepin

J'étais au bord de l'Èbre et je songeais à l'Escaut – et l'on aurait dit que j'en sentais le vent.

CEES NOOTEBOOM

Notre maison de campagne était située le long du canal qui reliait le port de Gand à l'estuaire de l'Escaut, en Zélande. Mon frère, ma sœur et moi... nous nous amusions à regarder passer les bateaux à vapeur, les chalands ou les navires à voiles qui, halés par des chevaux ou des hommes, semblaient frôler les arbres des jardins. Nous avons appris à reconnaître leur nationalité bien moins aux pavillons qu'à l'aspect du vaisseau.

MAURICE MAETERLINCK

L'Enfant d'Outrebréf : Au bord de combien de fleuves, ruisseaux, torrents et rivières vous êtes-vous assis et avez-vous laissé couler vos larmes ?

L'Enfant Traversant : Au bord de l'Yser, de l'Escaut... je me suis assis et j'ai laissé couler mes larmes.

VALÈRE NOVARINA

Sous le titre « Franck Venaille marche le long de l'Escaut », Martine Segonds Bauer, alors Directrice de la *Maison des Écrivains*, a rédigé, en octobre et novembre 1989, mon propre journal de voyage d'après les conversations que nous tenions, au téléphone, une fois au moins par semaine, et qui tenaient à la fois de l'entretien et, de ma part, du monologue. Ce témoignage est consigné dans un cahier à la couverture bleue et noire cartonnée. Il est totalement manuscrit, écrit au stylo à plume, d'une belle encre bleue. Chacun des chapitres de ce qui allait devenir (avec les notes prises à même les cartes) le « sous-texte » de *La Descente de l'Escaut*, est daté, le lieu d'origine de l'appel noté. Extrait.

14 novembre, Tournai. Vous n'avez pas revu de rat ?

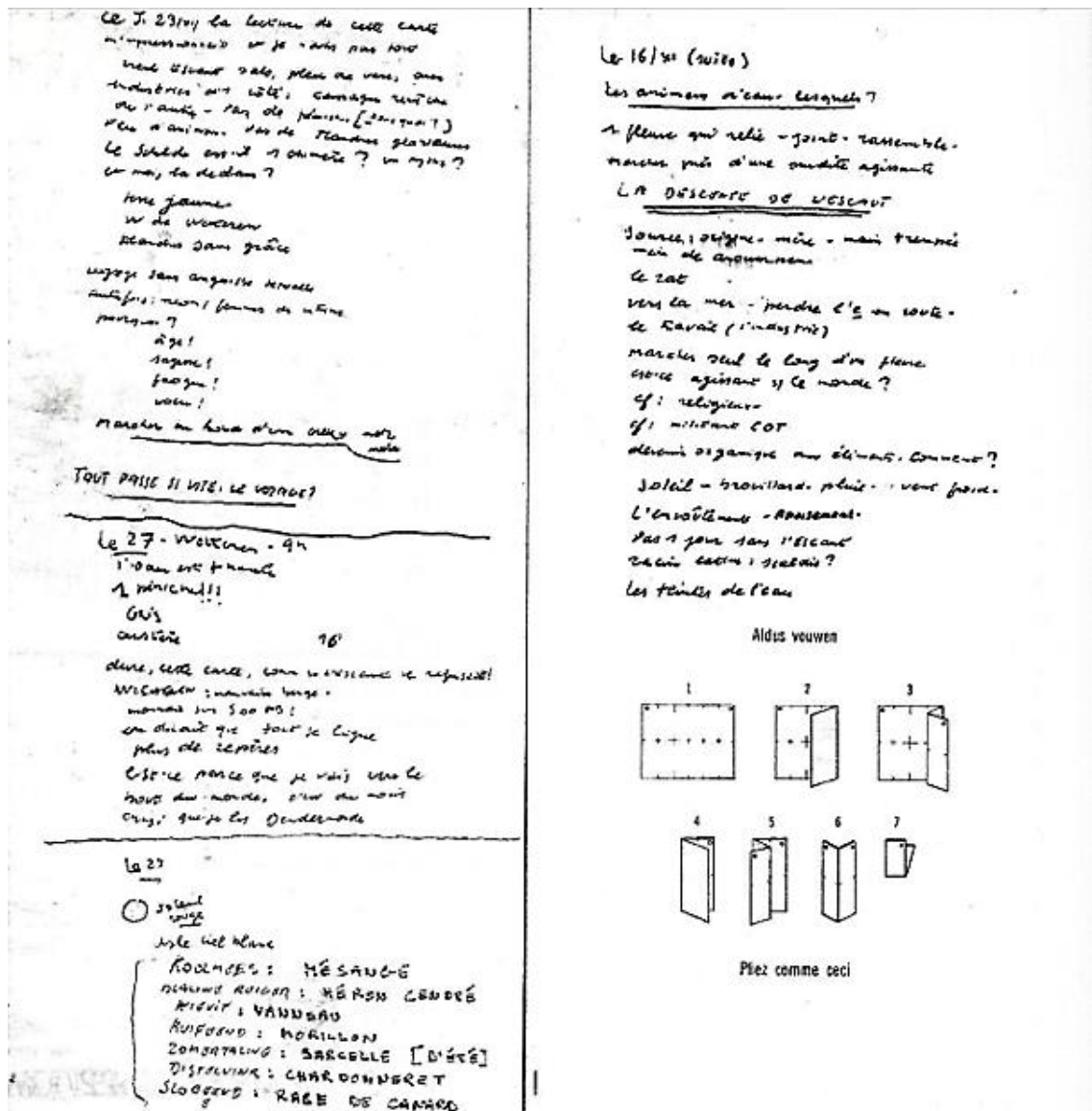
Alors, l'autre jour, quand je suis allé acheter mes cartes à l'Institut géographique à Bruxelles, j'en ai profité pour voir la relève de la garde. C'est mon côté midinette. Sur la place il y avait des jeunes gens qui criaient et s'amusaient à faire peur aux passants avec un rat mécanique. J'ai pensé que ce voyage était vraiment placé sous le signe du rat. Cela m'a rappelé « Le bal du rat mort » à Ostende. Peut-être que d'ici un moment je comprendrai le sens profond de tout cela. Il y a un jour ou deux j'étais peut-être un marcheur romantique à cause de la douceur du paysage le long du fleuve. Puis j'ai traversé des terrains vagues, des usines. Tout ce qui se brise, se concasse, tout cela était au bord de l'eau. Mais ce qui m'a troublé dans le département du Nord, c'est la pauvreté de la parole, comme si à un certain point de fatigue physique et de dénuement économique le langage disparaissait pour laisser place aux borborygmes. C'est vrai que je m'installe dans les cafés pour me reposer. Tout cela est d'une telle tristesse !

Très important ! J'ai ressenti hier qu'il s'était créé une sorte d'intimité avec le fleuve. J'ai compris qu'il était nu. Une immense main ! Avant-hier je suis parti vers huit heures, complètement dans le brouillard. Il faisait encore nuit. J'étais comme un soldat dans la nuit. J'ai marché, marché, marché, sans rien voir. Et vers neuf heures et demie le soleil est apparu : blanc ! Ce rond pâle paraissait faible, en fait il était aveuglant. Je me suis demandé pourquoi, dans un paysage si plat, l'Escaut fait tant de courbes. On a l'impression que son cours ralentit. Cela devient plus majestueux, plus beau. Grosses taches noires dans les arbres blancs. Mais je vais vous dire quelque chose de grave. Hier, j'ai quitté le sentier cimenté pour marcher plus près du fleuve, sur une sorte de chemin de halage ? Et là j'ai vu des marques de sabots de chevaux. J'ai pensé qu'ils avaient tracté des péniches – quand ? – mais j'ai surtout ressenti que j'étais déjà passé là, autrefois, et que les empreintes étaient celles de mes propres fers.

Donc le vieil Escaut

Corps malade ou fœtus, en tout cas témoin muet d'une intériorité qu'il ne cesse de montrer, sous l'Escaut, dans l'Escaut, vit ce qu'à Cambrai, Gand, en maints endroits de son cours on nomme avec respect le « vieil Escaut ». Il s'agit le plus souvent d'une sorte de bras mort. On y trouve des signes des marées lointaines. Cela ne bouge pas. Dans son champ, c'est comme une attente, un guetteur, un lac, une mer intérieure. Cela nous dit des choses anciennes, sans âge. Pourtant c'est muet. Né sans langue. C'est même probablement mort-né. C'était là avant l'arrivée des hommes et leurs premiers borborygmes. Lorsqu'on descend l'Escaut et que ses péniches, ses remorqueurs apparaissent comme autant de pépites d'un or industriel, il faut prêter l'oreille à ce qui ne s'exprime pas. Peser le poids de son silence. Écouter les éclusiers, les bateliers évoquer ce frère difforme, puîné bien sûr, ce frère mort lors de discordes anciennes, d'un duel, d'un moment de gibet ou de bûcher. On ne peut rien écrire sur l'Escaut si l'on n'a pas en tête cet autre fleuve, ce double que les paysans, sans cesse, évoquent. Il se tient à part. Il fait rêver, tantôt ludique, tantôt cauchemar. Il mène sa vie parallèle. De sa source jusqu'aux plaines flamandes ce « vieil Escaut » m'a suivi ou précédé. Il est distant. C'est un duc qui a perdu sa guerre. Il attend dans son cachot, mains liées, mais les gardiens hésitent à le tutoyer n'est-ce pas ? Quelqu'un marche le long de l'Escaut et raconte son voyage. Les mots se pressent pour dire ce qu'il ressent et ce qu'il voit. Mots nobles. Mots de la socialité quotidienne. Mais un écrivain qui n'évoquerait pas le vieux fleuve allongé sous l'autre, qui n'entendrait pas sa plainte, celui-là n'a qu'à retourner à ses passions mondaines. Ce sera donc avec ces mots du dessous qu'il faudra travailler. Mots d'une grandeur équivoque et passée. Mots qui se tiennent serrés, les uns contre les autres, comme autant de villageois que les soldats ont aveuglés. Les mots aux yeux crevés nous en disent pourtant davantage que leurs frères illustres. On écrit avec ce qui naît de l'amertume et du chagrin. On fouille en soi pour découvrir l'équivalent du fleuve mort : ce fœtus triste qui ne voulait pas être propulsé, éjecté dans l'existence. C'est à la poésie qu'il appartient d'exprimer ce grand malheur du langage, cet étouffement, tout ce qui ressemble au bras mort de la légende fluviale. C'est à la poésie de dire que les mots se bouffent l'âme et l'anus pourquoi pas, se dévorent et ricanent. Il est un temps pour nommer. Il en est un autre pour laisser venir à soi l'innommable. La poésie est faite pour exprimer ce qui fut, autrefois, notre étrange présence au monde. Elle restitue tout ce passé à qui les forts ont arraché la langue. Mais que la grande bouche s'ouvre ! Et que de la cavité noire sortent les faibles, les difformes, tout ceux à qui l'écriture restitue la beauté.

Dans l'Escaut. Sous l'Escaut.



Deux pages du carnet de notes de Franck Venaille

Franck Venaille a publié La Descente de l'Escaut chez Obsidiane en 1995.

Olivier Apert est né et vit à Paris. Poète, essayiste, dramaturge, librettiste, traducteur. Membre du comité de la revue Po&sie. A publié une trentaine d'ouvrages, dont récemment en poésie : *Si et seulement Si* (Lanskiné, 2018) ; en essai : *Robert de Montesquiou, souverain des choses transitoires* (Obsidiane, 2016) ; en traduction : *Mina Loy, il n'est ni vie ni mort - poésies complètes* (Nous, 2017) ; *Blues sur paroles - anthologie des textes du blues* (Le temps des cerises, 2019) ; et, avec Guillaume Decourt, *Babillages - correspondance privée du Dr. Aperstein et du Dr. Decourtsberg* (Le Coudrier, 2019).